

Il parait que ça tient dans un vase.

Eux, ils appellent ça une urne.

Moi je préfère dire un vase, c'est plus floral.

Il parait que c'est ridicule,

qu'on se retrouve avec cette gndre grise entre les mains,

qu'on tient l'homme entier sans comprendre comment on est arrivé là

et qu'on ne sait pas quoi faire.

Il parait que c'est une drôle de sensation

d'imaginer tout un corps,

un corps d'homme,

sa tête,

son torse,

ses bras,

ses jambes

et toute sa vie,

tout un squelette

et sa chair,

tout un être d'un coup devenu poussière.

Alors on le dépose dans la terre du jardin,

on se dit que c'est comme de l'engrais

et qu'avec un peu de chance

il deviendra une fleur, une herbe ou même un arbre.

Alors on commence à l'arroser

et c'est bien mieux que de pleurer

et chaque jour on y pense,

on lui donne un peu d'eau,

on lui parle dans sa tête

ou parfois à voix haute,

ça devient un rituel

et c'est bien moins triste

que d'aller au cimetière

parler avec les pierres.

Scheinbar passt alles in eine Vase.

Urne nennen sie es.

Ich sage lieber Vase dazu, das ist blumiger.

Schon möglich, dass es seltsam ist,

wenn man mit dieser grauen Asche zwischen den Händen da steht,

wenn man den ganzen Menschen hält, ohne zu wissen, wie man dazu kommt

und nicht weiß, was tun.

Schon möglich, dass es merkwürdig ist,

sich den ganzen Körper vorzustellen,

den Körper eines Mannes,

seinen Kopf,

seinen Torso,

seine Arme,

seine Beine,

und sein ganzes Leben,

ein ganzes Skelett,

und sein Leib,

das ganze Sein auf einen Schlag zu Staub geworden.

Betten wir ihn also in den Garten,

das ist wie Dünger, sagt man

und mit ein bisschen Glück

wird aus ihm eine Blume, ein Gewürz, sogar ein Baum.

Beginnen wir also mit dem Gießen,

das ist besser als Weinen

und jeden Tag denkt man daran

und gibt ihm ein bisschen Wasser,

spricht zu ihm,

mit fester Stimme, manchmal,

es wird zum Ritual

und ist nicht so traurig wie Gespräche

mit den Friedhofssteinen.



With the support of the
Creative Europe Programme
of the European Union

2016

www.leselenz.com

HAUSACHER LESE LENZ

wo lyrik zuhause ist
where poetry lives

Il parait que, lorsqu'il est mort, certaines parties de mon corps sont devenues toutes blanches.
Il parait que, lorsqu'il est mort, j'ai demandé à ma tante si elle pensait que le sien et le mien étaient ensemble assis sur un nuage.
Il parait que, lorsqu'il est mort, tout le monde a beaucoup pleuré.
Il parait que, lorsqu'il est mort, une lettre a été retrouvée.
Il parait que, lorsqu'il est mort, cette lettre a été jetée.
Il parait que, lorsqu'il est mort, il dormait.
Il parait que, lorsqu'il est mort, il revenait à peine d'Espagne et toutes ses mailles étaient encore sur un bateau.
Il parait que, lorsqu'il est mort, on n'a jamais pu récupérer les mailles.
Il parait que, lorsqu'il est mort, il est allé au cimetière puis dans un jardin.
Il parait que, lorsqu'il est mort, il est devenu un citronnier.

Er ist tot und es ist, als ob Teile meines Körpers ganz bleich geworden sind.

Er ist tot und ich habe meine Tante gefragt, ob es so ist, dass der Tote, ihrer und meiner, gemeinsam auf einer Wolke sitzen.

Wenn er tot ist, ist es als ob die ganze Welt viel geweiht hat.

Wenn er tot ist, ist es als ob dieser Brief weggeworfen wurde.

Wenn er tot ist, ist es als ob er schlief.

Wenn er tot ist, ist es als ob er gerade aus Spanien zurück käme und seine großen Koffer immer noch auf dem Boot wären.

Wenn er tot ist, ist es als ob man seine Koffer nie wieder zurückbekommen kann.

Wenn er tot ist, ist es als ob er zuerst auf den Friedhof und dann in einen Garten gegangen ist.

Wenn er tot ist, ist es als ob er ein Zitronenbaum geworden ist.

Je ne me souviens de rien.
Rien.

Il y a un avant, noir, vide, silencieux.
Après il y a ma tante qui me donne de la purée en imitant l' avion avec la cuillère à soupe.

À partir de l' avion, à partir de la purée, tout est net.

Chaque souvenir est là, limpide, pur.
Les odeurs des placards, des gens, de la nourriture.

Les bruits, les chansons, les comptines, les voix, les rires, tout est là.
Les couleurs, les imprimés, les fleurs, les pièces de la maison, les jouets, le jardin d'enfants, tout.

Mais avant ça, rien.

Tout noir.

Ich erinnere mich an nichts.
Nichts.

Es gibt ein Vorher, schwarz, leer, still.

Danach war es meine Tante, die mich mit Püree fütterte, sie ahmte mit dem Suppenlöffel einen Flieger nach.

Ab diesem Flieger, ab dem Püree ist jede Erinnerung klar, deutlich, unverfälscht.

Die Geräusche der Wandschränke, der Menschen, des Essens.

Die Farben, die Muster, die Blumen, die Zimmer, das Spielzeug, die Spielweise, alles.

Aber das Vorher, Nichts.

Alles schwarz.

Samantha Barendson

geboren 1976 in Spanien, wuchs in Argentinien und Mexiko auf und zog schließlich nach Lyon, Frankreich. Wie sie selbst „reist“ sie in ihren Gedichten von einer Sprache in die andere, mischt sie bisweilen und erfindet sie neu. Sie ist aktives Mitglied des Poeten-Kollektivs „Die Gewerkschaft der Dichter, die eines Tages sterben werden“ und erhielt 2015 den René-Leynard-Preis für den Gedichtband *Le citronnier* (dt. *Der Zitronenbaum*), aus dem die Texte für diese Edition LeseLenz entnommen sind.

Je ne trouve pas un seul mot, un seul sourire, une seule image au fond de mon crâne.
Il a bien dû me parler.
Il a bien dû me chanter quelque chose, une berceuse, une petite chanson bête, me fredonner un air.
Il a bien dû me donner à manger.
Me chatouiller le ventre.
Me caresser la tête.
Me bercer dans ses bras.
Je ne trouve pas la moindre miette de souvenir au fond de ma tête encombrée de détails, de numéros de téléphone, de digicodes, de listes de choses à faire, de noms de gens sans importance, de protocoles bureaucratiques, pas la moindre étincelle d'un passé ensemble.
Deux ans de vie commune, vingt-quatre mois disparus dans le néant, l'oubli, le vent.

Ich finde kein einziges Wort, kein einziges Lächeln, kein einziges Bild in meinem Schädel.
Er hat sicher mit mir gesprochen.
Er hat mir sicher etwas vorgesungen hat, ein Schlaflied, ein Kinderlied, summt mir ein Liedchen.
Er hat mir sicher zu essen gegeben.
Mir den Bauch gekitzelt.
Mir über den Kopf gestrichen.
Mich in seinen Armen gewiegt.
Ich finde nicht das kleinste Erinnerungskrümelchen in meinem Kopf, der übervoll ist mit Telefonnummern, digitalen Codes, To-Do-Listen, Namen von Leuten ohne Bedeutung, Protokollen, aber kein Funken einer gemeinsamen Vergangenheit.
Zwei Jahre gemeinsamen Lebens, vierundzwanzig Monate verschwunden im Nichts, Vergessen, Wind.

Et puis il y a toutes les fois où il n'est pas là.
Pas là quand j'ai perdu ma première dent,
pas là quand je suis entrée à l'école,
pas là quand je me suis pris une balançoire sur la tête,
pas là quand j'ai fait pipi au lit,
pas là quand j'ai dessiné un bonhomme avec dix doigts à chaque main,
pas là quand j'ai fait du vélo sans les roulettes,
pas là quand j'ai eu mon appareil dentaire,
pas là quand j'ai embrassé un garçon pour la première fois,
pas là quand j'ai eu de la fièvre,
pas là quand j'ai eu une mauvaise note en mathématiques,
un vingt sur vingt en italien, une heure de colle,
pas là quand j'ai voulu passer le permis,
pas là quand j'ai fui la maison dans la nuit,
pas là quand je suis allée en boîte,
pas là quand je suis rentrée trop tard,
pas là quand tout est rentré dans l'ordre,
pas là quand ma fille est née,
pas là quand j'ai rencontré mon homme,
pas là.

Und dann all die Male, als er nicht da war.
Nicht, als ich meinen ersten Zahn verlor,
nicht als ich eingeschult wurde,
nicht als ich die Schaukel an den Kopf bekam,
nicht als ich ins Bett pinkelte,
nicht als ich ein Männchen mit 10 Fingern an jeder Hand zeichnete,
nicht also ich Rad ohne Stützrädchen fuhr,
nicht als ich meine Zahnsperre bekam,
nicht als ich zum ersten Mal einen Jungen küsste,
nicht als ich Fieber hatte,
nicht als ich eine schlechte Note in Mathematik bekam,
volle Punktzahl in Italienisch, Nachsitzen musste,
nicht als ich den Führerschein machen wollte,
nicht, als ich nachts aus dem Haus schlich,
nicht als ich in die Disko ging,
nicht als ich zu spät heimkam,
nicht als alles wieder in Ordnung kam,
nicht als meine Tochter geboren wurde,
nicht als ich meinen Mann traf,
nicht.

Je lui dis souvent *tu fais chier papa*.
Je le lui dis à voix basse, dans ma tête.
Je ne l'ai jamais dit à voix haute, pas besoin,
s'il m'entend, il entend ce qu'il y a dans ma tête.

*Tu fais chier papa,
tu fais chier d'être parti si tôt,
d'avoir laissé maman toute seule.
Tu fais chier de n'avoir pas été là
quand on avait besoin de toi,
de n'être toujours pas là.*

Il ne fait même pas l'effort de s'immiscer dans mes rêves.
J'aimerais me réveiller un matin après avoir passé la nuit à rêver de lui,
à rêver d'une conversation, d'une balade, d'un moment partagé.
Je lui dis *tu fais chier papa, tu pourrais au moins venir dans mes rêves,
on pourrait passer comme ça un peu de temps ensemble,
apprendre à se connaître, et mes rêves se mélangeraient à la réalité
et j'aurais enfin des souvenirs.*

Mais non, tu fais chier papa.

Desaparecido.
Longtemps j'ai cru qu'il avait *desaparecido*.
« Disparu », cela n'évoque rien, un homme parti chercher des cigarettes, jamais revenu.
Tandis que *desaparecido*, pour l'Argentin, l'Uruguayen, le Chilien, cela signifie séquestré, enfermé, torturé, assassiné, totalement effacé.
Comme s'il n'avait jamais existé.
Longtemps j'ai cru qu'il avait *desaparecido*.
Mais il paraît qu'il est mort en dormant.

Desaparecido.
Lange glaubte ich, er wäre ein *desaparecido*.
„Verschwunden“ - das bedeutet: ein Mann, der Zigaretten holen geht und nicht wieder kommt.
Dagegen heißt *desaparecido* für Argentinier, Uruguayer, Chilenen so viel wie Gefangener, Eingesperrter, Gefolterter, Ermordeter, Ausgelöschter.
Als ob er nie existiert hätte.
Lange dachte ich, er wäre ein *desaparecido*.
Doch scheinbar starb er im Schlaf.

Il a fallu quinze pages pour écrire le mot *papa*.
Je ne dis jamais ce mot.
Au mieux je dis *père* car je ne m'adresse jamais à lui,
je parle de lui en narration,
je dis :
*mon père était italien,
mon père est décédé en soixante-dix-huit,
mon père a rencontré ma mère à Buenos Aires,
mon père travaillait dans une agence de voyages,
mon père est parti vivre en Espagne avec ma mère,
mon père avait deux frères et deux soeurs.*
Je ne dis jamais *papa*.
Papa c'est enfantin,
papa c'est quand il est là devant toi
et que tu peux le toucher et lui dire :
tiens, regarde, papa, j'ai eu un vingt sur vingt en italien.
Papa c'est pour lui dire : *je t'aime papa,*
pour lui dire : *tu fais chier papa.*

Fünfzehn Seiten brauchte es, das Wort *Papa* hinzuschreiben.
Dieses Wort benutze ich nie.
Eher sage ich *Vater*, weil ich mich nie an ihn wende,
sondern nur von ihm erzähle,
ich sage:
*mein Vater war Italiener,
mein Vater ist '78 verstorben,
mein Vater hat meine Mutter in Buenos Aires kennen gelernt,
mein Vater arbeitete in einem Reisebüro,
mein Vater ist mit meiner Mutter nach Spanien gegangen, um dort zu leben,
mein Vater hatte zwei Brüder und zwei Schwestern.*
Nie sage ich *Papa*.
Papa, das sagt ein Kind.
Papa, das ist, wenn er vor dir steht,
du ihn berühren und sagen kannst:
da, schau Papa, ich habe die volle Punktzahl in Italienisch.
Papa, das ist, wenn Du ich liebe dich, *Papa* sagen kannst,
wenn du *du gehst mir auf die Nerven, Papa*, sagen kannst.

Ich sage oft, *du gehst mir auf die Nerven, Papa*.
Ich sage es mit einer leise Stimme, nur in meinem Kopf.
Ich spreche nie mit lauter Stimme zu ihm, dafür gibt es keinen Grund,
wenn er mich hören kann, hört er das in meinem Kopf.

*Du gehst mir auf die Nerven, Papa,
es war Scheiße von dir, dass du so früh gegangen bist,
dass du Mama alleine gelassen hast,
es war Scheiße von dir, dass du nicht da warst,
wenn wir dich gebraucht haben,
dass du noch immer nicht da bist.*

Er strengt sich nicht mal an, in meinen Träumen zu erscheinen.
Ich würde gerne eines Morgens aufwachen, nach einem Traum von ihm,
nach einem Traum von einem Gespräch, einem Spaziergang, einem gemeinsamen Moment.
Ich sag, *du gehst mir auf die Nerven, Papa, wenn du wenigstens in meinen Träumen auftauchtest,
könnten wir ein bisschen Zeit miteinander verbringen,
uns kennen lernen und meine Träume würden sich mit der Realität mischen
und ich hätte endlich Erinnerungen.*

Stattdessen gehst Du mir auf die Nerven, Papa.